

# Entretien avec Jérémie Benoît

Jean Dessalle -17/01/03 - 7.10 t.u.

Jérémie Benoît est un spécialiste de l'art de la Révolution et de l'Empire, mais a mené des recherches approfondies sur les traditions indo-européennes, particulièrement dans le domaine de l'art populaire. En 1997, il a publié un ouvrage de référence fondamental sur **Les origines mythologiques des contes de Grimm** (éditions du Porte-Glaive). Première approche en français de cette thématique cardinale, qui nous permet de comprendre la psyché profonde des peuples européens. Jean Dessalle l'a interrogé à la suite de la parution de son livre **Le paganisme indo-européen. Pérennité et métamorphose** paru chez L'Age d'Homme (Lausanne/ ISBN 2-8251-1564-9).

## ? Pouvez-vous nous dire votre formation et vos rencontres ?

Ma formation est celle d'un historien d'art. Le fait d'accoler ces deux termes, histoire et art, est en soi très significatif. Le travail d'un historien d'art consiste avant tout à étudier un objet, objet nécessairement historique, un peu comme si un historien de la littérature étudiait le livre et non son contenu. Or chacun sait que l'écriture est la forme prise par la pensée d'un auteur à une époque donnée. Dans le domaine artistique, malgré quelques balbutiements, on est loin encore de concevoir l'art sous l'angle de son contenu. Il n'existe aucune théorie, si ce n'est l'érudition. On s'applique à dépouiller les inventaires, les archives, à retrouver les dessins préparatoires à telle ou telle œuvre, et c'est tout. Au mieux, on reconstitue, un artiste, une période, un ensemble décoratif, etc., et ce qu'on appelle l'œil, c'est-à-dire l'identification par la vue, prime tout. Pourquoi, puisque l'on parle de mythologie, d'ethnologie, de sociologie, de psychologie, ne parlerait-on pas d'artologie ?

Le mot art provient de cre-are<sup>1</sup>, comme *Kunst* en allemand possède une racine commune avec *kennen*, connaître, et *können*, pouvoir. L'art est un faire, non un objet, qui n'en est que la trace, le support. Je n'en dirai pas plus ici. Malgré l'intérêt indéniable de ce travail - il faut le prendre comme il est car il faut protéger le passé - il va sans dire que la méthode, s'il y en a une, ne me satisfait nullement. Mais j'ai la chance cependant d'être curieux de tout et de vouloir comprendre. Je me suis toujours dit qu'il n'existe qu'un sujet, la nature, à laquelle pas même l'homme ne peut échapper. Voilà mon questionnement originel : par delà les variantes du temps et de l'espace, il existe nécessairement une permanence, qui est la relation de l'homme au monde, et dont l'art n'est qu'un aspect. Je me suis vite aperçu que mythes, contes et rites étaient une mémoire de cette essence de l'homme, et c'est donc par ce biais que je me suis attaché à étudier d'abord les contes de Grimm, comme un jeu, pour comprendre l'âme des Germains. Sujet facile, comme conçu pour un débutant. C'est à ce moment que j'ai découvert l'œuvre de Dumézil, et je ne vous cacherai pas que ce fut une révélation, certainement aussi importante pour moi que l'avait été Kant pour les romantiques allemands. Mais autant eux se

<sup>1</sup> art : "bien agencé, adapté" cf. art. R.T Aristo\*

frottaient au phénomène, donc au matérialisme, et tentait de sauver ce qui pouvait l'être, pour moi la notion de sacré redevenait limpide, grâce à la conception indo-européenne du savoir. J'avais enfin la clef que je cherchais et comprenais vraiment que ma formation n'était que parcellaire, parce que partielle : l'érudition n'est pas la science, ce qu'on mélange trop souvent aujourd'hui. Il y a peu de savants. Alors tout s'est enchaîné, et j'ai lu ou relu Nietzsche, Jünger, Salomon, Hamsun, j'ai compris, enfin, Stendhal et Dostoïevski, tous ceux qui cherchaient les héros dans notre époque, tous ceux qui les pleuraient comme Prévert, comme tous ceux qui comme Balzac, Hugo ou Zola, décrivait ou tiraient les hommes vers le bas, par intérêt ou impuissance à s'élever. La rupture de Heidegger et de Husserl a aussi été un grand sujet de réflexion. Car le philosophe de Fribourg est sans doute un maître pour moi. Et parallèlement, j'ai lu contes et mythes de tous horizons et la littérature médiévale, puis j'ai découvert les ouvrages de Philippe Walter et de Jean Haudry, et par mes travaux j'ai eu la chance de rencontrer Christopher Gérard, directeur de la revue *Antaios*, qui m'a immédiatement fait confiance et avec lequel nous avons développé plusieurs projets, dont mon livre sur le paganisme, ainsi que Jean-Paul Allard, directeur de la revue des *Etudes Indo-Européennes*, qui m'a également parfaitement conseillé et encouragé.

### **Qui vous a initié au comparatisme ? Faut-il demeurer circonscrit à un domaine, ou peut-on légitimement opter pour la comparaison généralisée ?**

Je viens de répondre en quelque sorte à votre première question. Ma formation fut essentiellement celle d'un autodidacte, mais je dois confesser que c'est pour avoir longuement médité La formation de l'esprit scientifique de Bachelard que j'ai pu comprendre la méthode de Dumézil, ce comparatisme très simple à mettre en œuvre finalement, et sa théorie, ce structuralisme trifonctionnel que l'on rencontre partout en Europe quand on sait lire ou observer. Même chez Balzac ou Hugo, même chez Prévert ou Eluard, où son absence est en soi très révélatrice de cet Age de fer que nous traversons. Que reste-t-il en somme ? L'homme face à lui-même, avec ses craintes, ses désespoirs, ses turpitudes. C'est un peu court, bien qu'inépuisable, et bien triste aussi. Comprenons pourtant que c'est là *la littérature de la troisième fonction parvenue au pouvoir*.

Le structuralisme m'a beaucoup intrigué autrefois parce qu'il me paraissait compliqué et que j'aime bien comprendre, comme je l'ai dit. C'est avec Dumézil que je l'ai découvert dans sa plénitude, car Dumézil est aussi un structuraliste. Mais à l'inverse de Claude Lévi-Strauss, il conserve la dimension humaine et naturelle. Sa trifonctionnalité n'est pas un château de cartes abstrait d'éléments théorisés. Tout est vérifiable dans le comportement humain, psychologie et éthologie, rites et traditions, textes. Car toutes les sciences modernes ne sont finalement que des branches d'une seule réflexion, l'homme. Il n'y a qu'une science, l'anthropologie, et comme disaient les romantiques allemands quand ils parlaient de Poesie, celle-ci peut prendre toutes les formes, musicale, littéraire, artistique, mathématique, comme l'anthropologie peut s'attacher à tous les domaines, pour peu qu'elle bénéficie d'une théorie viable, en l'occurrence la trifonctionnalité. Le dessein d'un scientifique devrait être de découvrir derrière une forme, quelle qu'elle soit, l'unité de la pen-

sée, du savoir. C'est pourquoi j'aime à dire quelquefois en manière de boutade que je suis capable désormais d'écrire sur tous les sujets. Grâce à Dumézil, j'ai construit cet objet dont parle Bachelard, et je m'attache aussi bien à la philosophie grecque qu'au chamanisme sibérien, à la littérature médiévale qu'aux représentations artistiques, je passe allègrement les millénaires, car l'histoire n'est que contingence et que je veux, moi, trouver la permanence des choses.

Cela m'entraîne parfois assez loin, et je tente actuellement d'élargir le champ de la trifonctionnalité, comme je l'ai fait dans un article sur la Révolution française paru aux Etudes Indo-Européennes. Autrement dit, j'estime, pour répondre à la deuxième partie de votre question, que la trifonctionnalité n'est pas seulement une théorie scientifique, mais qu'elle est aussi une  $\Pi$  idéologie  $\Sigma$  comme le disait Dumézil lui-même, même si le terme me gêne. La trifonctionnalité n'est pas une idéologie au sens du marxisme ou du fascisme, elle n'est pas politique - même si elle peut être récupérée parce qu'elle redéfinit la place de chacun dans le monde - elle est avant tout une culture, et c'est sans doute en ce sens que l'entendait Dumézil. Elle est trop profondément inscrite dans les gènes de l'homme occidental pour être simple construction mentale. Pourtant, si l'on considère que la trifonctionnalité est en passe de devenir la grande référence du savoir futur, la question se pose de savoir pourquoi et comment une idéologie devient culture. Car si elle n'était encore que théorie scientifique du temps de Dumézil, il est clair qu'à présent elle déborde très largement de son cadre originel pour gagner tous les domaines de la pensée et de l'action. C'est par cette conscience de son rôle à venir que l'on devient païen avant tout le monde, que l'on reconstruit le monde avant tout le monde.

### **Pourriez-vous nous indiquer vos tâtonnements et le rôle qu'ils ont tenu dans vos propres travaux ?**

Mes errements ont été de deux sortes. Il y a d'abord eu le christianisme. La question était : devais-je accepter l'histoire ou devais-je retourner à la trifonctionnalité dans toute sa pureté ? Ce fut une vraie question, d'autant qu'au Moyen Age il y eut une véritable superposition des saints chrétiens au paganisme, toujours vivace cependant. Et puis, un jour,  $\Pi$  nous sommes en fin de cycle, me suis-je dit, c'en est fini de l'ère chrétienne, revenons à la pureté de l'homme pour conquérir les fondements du monde à venir  $\Sigma$ . La permanence seule compte, non les contingences, et j'ai balayé la contingence chrétienne. Le problème ne se règle pourtant pas aussi facilement. Toute éducation chrétienne entraîne une prise en compte de la transcendance. Or il ne faut pas confondre celle-ci avec l'essence des choses, qui est en quelque sorte l'esprit de l'objet considéré. Sur ce point il faut faire un effort quasi permanent pour ne pas mêler chamanisme et christianisme. Le voyage chamannique dans les mondes autres ne doit pas s'identifier avec l'attente chrétienne d'un au-delà improbable. C'est ici et maintenant, dans notre monde, que se développe le chamanisme. Il n'attend rien, il ne fait que tenter de s'attacher les esprits pour agir sur eux.

Deuxième errements, le **chamanisme** précisément. Tous mes travaux sur la mythologie tendent à montrer que la trifonctionnalité dérive du chamanisme qui

est la religion originelle du stock blanc de l'humanité. En conséquence, devais-je revenir à ce prototype pur et oublier la trifonctionnalité pour retrouver l'humanité originelle ? Mais non, c'est ici et maintenant que se joue l'avenir, non en Sibérie. De plus, je suis un Européen, non un Mansi, un Tchouktche ou un Youkaghir ! Il faut donc que la trifonctionnalité soit dans le monde, et quitte son seul aspect scientifique. Je travaille non seulement pour moi, mais aussi pour mes contemporains. Je ne dois pas seulement me conformer à mes rêves, mais encore et surtout témoigner.

### **Quelles sont vos relations avec les enseignants des disciplines académiques ?**

En tant qu'historien d'art, je ne parle de rien. L'action dans mon travail m'y oblige, mais pas, ce qui serait normal, la réflexion. Quand parfois je glisse un mot, on ne comprend pas, même si l'on reconnaît que tout est démontré, analysé. En fait, on ne sait pas répondre et mes travaux gênent. Mes collègues sont sans doute persuadés que l'histoire s'est arrêtée, qu'ils possèdent la science une fois pour toute et que plus rien jamais ne bougera. En fait, *tous se positionnent comme hommes sociaux, non comme hommes, et c'est ce qui empêche l'échange*. Je fais donc mon deuil de la discussion, et je préfère en conséquence attendre que le temps ait creusé son sillon. Ce peut être long, mais qu'importe. Savoir que je vais plus loin me suffit. Résumons : c'est le savoir réactivé des fonctions supérieures qui se frotte à la science de la troisième fonction. Un point c'est tout.

Quels principes vous guident quand vous abordez un mythe ou quand vous comparez divers récits, voire des éléments hétérogènes comme un récit et un rite ? Pourriez-vous résumer votre méthode ?

J'ai déjà en partie répondu à ces questions. C'est la recherche de la permanence des mentalités indo-européennes qui me guide. J'ai écrit récemment une étude sur l'origine de la noirceur du corbeau, en comparant un récit vogoul, donc sibérien, avec le texte des Métamorphoses d'Ovide. En fait, c'est d'abord le constat du parallélisme qui m'a intrigué. Toute connaissance commence par les sens. Ensuite, j'ai construit l'objet de ma recherche, c'est-à-dire que j'ai procédé à la rupture épistémologique dont parle Bachelard, en reprenant la théorie dumézilienne. A quelle fonction correspond le corbeau ? J'ai donc étudié le corbeau grec, le corbeau celtique, les corbeaux d'Odhinn et j'en suis arrivé aux Baltes, assez proches dans l'espace des Vogouls. Alors j'ai pu conclure une nouvelle fois que les Indo-Européens avaient véhiculé des mythes chamaniques de métamorphose animale venus des peuples chasseurs qu'ils avaient transformé en guerriers sous l'effet de la trifonctionnalité. Vous voyez que j'étais assez loin au départ de mes récits, puisque je parlais des fonctions. J'ai refait tout le parcours séculaire et spatial des Indo-Européens pour pouvoir expliquer ce parallélisme.

## **Comment se renseigner sur le polythéisme européen? Existe-t-il des manuels valables?**

Se renseigner est assez aisé, il existe de nombreux travaux, ne serait-ce que les ouvrages de Dumézil, des revues comme les Etudes Indo-Européennes, mais il ne sont pas toujours faciles d'abord. Vous avez raison de poser la question des manuels grand public, car il n'en existe encore aucun. Tout est demeuré jusqu'à présent au niveau scientifique. Il faudrait en conséquence s'y attacher. Cela pourtant ne semble pas gêner ceux qui, toujours plus nombreux, reviennent à Stonehenge ou à Delphes pour adorer le soleil. Comment ont-ils redécouvert notre culture ancienne, c'est un mystère ? Sans doute une réaction à notre époque suicidaire. N'oublions pas d'ailleurs que le paganisme est toujours en partie vivant, avec des fêtes comme Noël ou le Carnaval. A défaut de pouvoir les éradiquer, notre société, après le christianisme, les transforme en mercantilisme, mais qu'importe, elles sont là. Même Samain a été réactivé par le biais de la mode américaine sous la forme d'Halloween ! L'ignorance boutiquière fait parfois peur !

Quels rapports établissez-vous entre la connaissance des mythes et légendes indo-européens et la société actuelle? Les Européens pourraient-ils former une grande société homogène? Un sentiment de solidarité a-t-il déjà uni les peuples d'Europe?

Je réponds d'abord à votre dernière question, car je pense aux croisades ou à la bataille de Kahlenberg de 1683. Le christianisme y fut sans doute pour beaucoup, mais il y avait vraisemblablement derrière un sentiment ethnique très fort. C'est là qu'est la vraie question. Qu'il y ait des différences entre Européens est sans doute avant tout dû à la géographie très découpée de l'Europe. Mais le péril resserre les liens et un véritable sentiment d'identité, par delà les différences, se révèle quant il est besoin. D'ailleurs la trifonctionnalité païenne est là pour le montrer. Faut-il unifier ce paganisme, et par là-même les peuples ? Peut-être. Le temps seul le dira. Quoi qu'il en soit, l'étude des mythes et légendes montre à quel point il existe une unité culturelle. Je ne vois guère de différences entre les héros de type Siegfried ou Ivan tsarévitch, les sorcières, les nains, etc. Même si l'on sait que la nixe est plutôt germanique et la fée celtique, il n'empêche que leur lien avec l'eau est semblable.

Quant à la société actuelle, je la juge par rapport à cette connaissance de la trifonctionnalité et des références de pensée païenne cyclique, particulièrement celle des âges dont parle, entre autres, Ovide. J'estime que nous traversons aujourd'hui une période correspondant à la fin de l'Age de Fer. Il faut donc tenter de redresser la décadence inéluctable qui nous guette, et c'est pourquoi je me réfère à la croyance des fonctions correspondant à des catégories humaines, seules aptes à nous éviter le retour au chaos total, avec tous les risques que cette situation comporterait. Je pense très profondément qu'il existe des hommes qui ne peuvent subir, de manière innée, des faits de société, quels qu'ils soient. Ils sont nés autrement et ailleurs. C'est sur eux que nous devons tabler. Que notre société les cul-

pabilise en les faisant passer pour inadaptés, malades, fous, peu importe, ils doivent repousser toute psychanalyse, toute psychiatrie, comme totalement incapables d'analyser les vrais problèmes en les réduisant à des questions d'ordre intime, quand elles sont essentiellement sociales parce que humaines et naturelles. En fait, ils doivent apprendre qu'ils correspondent aux  $\Pi$  Bénêts  $\Sigma$  des contes populaires, toujours appelés à accomplir de hauts faits. Ils sont les seigneurs qui traversent les épreuves d'un monde en perdition. Ne pas se soumettre doit être leur devise. Comment faire pour rassembler ces hommes, là est la question cependant, tant qu'ils ne connaîtront pas la trifonctionnalité ? Mais peut-être les événements historiques à venir répondront-ils mieux à leurs attentes que toutes les théories du monde ? !

**Si vous aviez à recommencer, choisiriez-vous la même voie de recherche ?**

Certes non ! Je ferais de l'ethnologie et de la linguistique. **L'homme d'abord, non sa production, comme l'art, qui ne fait que découler de sa pensée.** En réalité je souhaiterais surtout ne pas travailler, c'est-à-dire socialement, précisément pour travailler vraiment. Je me réfère à la pensée grecque de l'otio, le loisir, le neg-otio, le négoce, étant réservé à la troisième fonction. Celui-ci a malheureusement été rendu obligatoire depuis deux cents ans.

Votre travail est-il un plaisir ? Une ascèse ? Est-ce très dur d'avancer ? Avez-vous des moments de doute ?

J'aurais tendance personnellement à considérer mon travail avant tout comme un devoir. Par là-même comme une ascèse. Ceci dit, le seul fait de travailler sur les contes est pour moi une passion. Je rêve. Du temps passé, des nations d'autrefois, des vastes forêts, des esprits sauvages dans la  $\Pi$  terre gaste  $\Sigma$ , la nature sauvage ! Et c'est pour moi une façon de respirer dans un espace enfin pur. En ce sens, mon travail est un plaisir. Toutefois, cela n'exclue pas la difficulté de l'interprétation. Il faut souvent bien se creuser la tête pour comprendre un motif, un thème, un détail parfois très significatif. Le problème est que l'excès de culture livresque risque de tuer le vécu. Il faut sans cesse se ressourcer dans la réalité, et c'est pourquoi j'aime à visiter des sites que j'ai repéré dans la nature. Sites qui me donnent des idées et sur lesquels je peux vérifier mes théories. Je pense en particulier à des montagnes sacrées que j'ai repérées en Limousin, au milieu des forêts, et que j'ai analysées en fonction de la topographie, du parcours du soleil, etc. Là alors je peux vivre pleinement mon paganisme. C'est notre monde qui tue l'homme. Mes recherches me permettent de vivre en tant qu'homme, non en tant qu'homme-social, j'allais dire  $\Pi$  ressource humaine  $\Sigma$ , comme aiment à dire si poétiquement nos modernes stratèges en marketing.

**Propos recueillis par Jean DESSALLE**

animateur de « Synergies Européennes » dans le Languedoc-Roussillon.